

Introduction

« Une force me chasse hors du tombeau
Pour chercher encore les biens dont je suis sevrée,
Pour aimer encore l'époux déjà perdu
Et pour aspirer le sang de son cœur. »

Goethe, *La Fiancée de Corinthe* (1797)

Que des morts puissent revenir affliger les vivants est une croyance qui se perd dans la nuit des temps : les revenants sont rarement animés de bonnes intentions. L'imaginaire humain a procuré à cette pensée des formes diverses, souvent peu connues car, à partir du XVIII^e siècle, elles ont été supplantées par ce vampire dont l'image s'est peu à peu fixée pour donner le fameux Dracula, immortalisé par Bram Stoker (1847-1912) dans un roman qui n'a cessé d'être réédité¹ et d'inspirer écrivains et cinéastes. En 1993, Fred Saberhagen et James V. Hart ont même adapté l'histoire pour le théâtre.

Pour un large public, le vampire est un suceur de sang qui rejoint les dormeurs la nuit et provoque leur mort lente en aspirant leur substance vitale. Romans et films nous ont familiarisés avec ce personnage supposé redouter l'ail et la croix, avec ce mort vivant qui craint la lumière du jour ; quand le soleil brille, il demeure dans son cercueil ou dans une caisse remplie de terre provenant de sa sépulture et y dort les yeux ouverts tandis que des rats en défendent l'approche. Véritable mort vivant, le vampire a la peau blême, les canines développées et pointues, les lèvres vermeilles, les ongles longs ; sa main est glacée et sa poigne solide. Il quitte sa retraite accompagné du bruit de chiens hurlant à la mort ou de loups et, quand il se glisse dans une maison, il provoque l'irrésistible torpeur des gens qui y veillent. Certains affirment qu'il

peut se métamorphoser en mouche, en rat, ou en chauve-souris et qu'il vient épier la conversation de ses poursuivants sous cette forme animale, qu'il est enfin capable de communiquer avec ses semblables par télépathie. Il descend le long des murs de son château comme un lézard.

Ces données s'appuient sur de longues traditions venues d'un lointain autrefois. Stoker les a rassemblées, agencées avec bonheur pour produire ce qui allait devenir le mythe du vampire. Il s'est inspiré d'auteurs antérieurs, mais aucun n'avait jamais peint un tableau d'une telle richesse. William Polidori avait montré le chemin avec *The Vampyre, a Tale* (1819).

De grands noms ont signé des histoires de vampires : Prosper Mérimée (1827) avec *La Guzla*, Baudelaire, Byron, Coleridge, Felix Dahn, Alexandre Dumas, Hans Heinz Ewers, Théophile Gautier pour n'en citer que quelques-uns². Quant à l'histoire cinématographique du vampire, elle commence en 1913 avec *The Vampire* de Robert Vignola, et elle reçoit ses lettres de noblesse avec *Nosferatu, une symphonie de l'horreur*, de W. Murnau (1922), où la victime retient le monstre jusqu'à l'aube qui le tue. De 1930 à 1940, ce ne sont pas moins de sept films qui abordent le sujet, presque un par an ! Et, dès 1943, c'est un flot continu ; chacun de nous a pu découvrir, au moins une fois depuis 1958, Christopher Lee dans le rôle du vampire. Traité avec sérieux ou sur le mode humoristique, comme le fit Roman Polanski en 1967 dans *le Bal des vampires*, le thème a eu un succès phénoménal³ — cinquante-huit films entre 1913 et 1970 —, ce qui prouve bien qu'il touche à un sujet qui préoccupe les hommes, à une grande interrogation : que se passe-t-il après la mort ? Depuis 1994, chacun peut se procurer la cassette vidéo du *Dracula* de Francis F. Coppola (1992) et frémir confortablement chez soi, et le jeudi 3 décembre 1998, France 3 diffusait *Entretiens avec un vampire* (1976), que Neil Jordan tira d'un roman gothique d'Anne Rice, *Vampire Lestat* (1985)⁴. La veine semble inépuisable et le cinéma a produit le meilleur comme le pire. On a pu voir ainsi le vampire intégré au western en 1965 — *Billy the Kid contre Dracula* — et à l'histoire romaine — *Hercule et les vampires* (1962), *Maciste contre le vampire* (1961)⁵. Qui niera l'importance du thème pour l'imaginaire humain ?

Les sociologues expliquent la floraison de littérature et de films vampiriques par la réunion de thèmes « parlants » : maladie, mort, sexualité et religiosité. En outre, ils ont démontré que le vampire se prête à une récupération politique. Dès 1741, « vampire » prend en Angleterre le sens de « tyran qui suce la vie de son peuple », puis Voltaire affirme que « les vrais vampires sont les moines, qui mangent aux dépens des rois et des peuples ⁶ ». Karl Marx voit dans les capitalistes des suceurs de sang, et dans *Jonathan, les vampires ne meurent pas* (1970), Hans W. Geissendörfer identifie Dracula à Hitler qui triomphe — une façon de dire que les idées nationales-socialistes sont aussi immortelles que ces monstres — tandis que Hans Heinz Ewers, dans *Vampire* (1921), assimile les non-morts aux juifs. Comme le note fort justement Klaus M. Schmidt : « En vertu de sa nature, Dracula, l'antéchrist, possède le pouvoir de susciter des associations positives et négatives infinies ⁷. »

Le succès des vampires réside certainement dans ce pouvoir et il ne se dément pas ; une recherche rapide sur *Internet* permet de découvrir plus de deux cent cinquante pages d'accueil (*home pages*) qui lui sont consacrées avec des forums de discussion ⁸ ! Les adresses sont particulièrement savoureuses : « Le jardin vampirique » (*The Vampire Garden*), « L'univers du vampire » (*Vampire's Universe*), « La caverne du vampire » (*The Vampire's Lair*), « La boue du vampire » (*Vampire's Mud*), etc. Et l'on constate qu'il existe ainsi une *Transylvanian society of Dracula*, qui édite un bulletin intitulé *Internet Vampire Tribune Quarterly*, et des boîtes de nuit vampiriques. Bref, les amateurs de curiosités macabres sont plutôt gâtés !

Personnage terrifiant parce que insaisissable, le vampire hante l'imaginaire depuis des siècles et a excité la sagacité des scientifiques qui n'ont cessé de rechercher une explication satisfaisante à ses errances posthumes. Dès 1679, Philippe Rohr consacre une dissertation aux morts qui mâchent dans leur tombe, sujet repris par Otto en 1732, puis par Michaël Ranft en 1734. Ranft distingue des liens entre le vampirisme et le cauchemar et pense que tout cela n'est qu'illusion provoquée par une imagination fertile. D'autres érudits argumen-

tent sans fin : Gottlob Heinrich Vogt, Christoph Pohl et un anonyme qui signe « le médecin de Weimar » se consacrent tous trois, en 1732, à discuter la non-putréfaction présumée des vampires, qui soulève un problème théologique car, théologiquement, seul le corps des excommuniés ne se décompose pas ; Johann Christoph Harenberg fait le tour complet de la question en 1733 et, en 1738, le marquis Boyer d'Argens commente des exemples de vampirisme.

Mais ce qui accrédite la croyance aux vampires, ce qui a provoqué le flux des traités savants, ce sont les rapports des autorités, comme celui publié à Belgrade, en 1732, par le lieutenant-colonel Büttner et J. H. von Lindenfels sur les vampires de la ville serbe de Medvegia⁹, ou celui publié à Berlin la même année par la Société royale prussienne des Sciences. Les savants en tirèrent les informations qu'ils commentèrent sans fin et, en 1746, Dom Augustin Calmet, moine bénédictin de Senones, fait la synthèse des études sur le sujet dans sa *Dissertation sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenants de Hongrie, de Moravie, etc.*, traduite en allemand dès 1751 et maintes fois rééditée depuis¹⁰. Pour Calmet, le vampirisme est la conséquence de la sous-alimentation des peuples balkaniques, qui donne des ailes à leur imagination. Ces explications rationalistes et positivistes nourrissent l'article que Voltaire consacre aux vampires vers 1770 dans le *Dictionnaire philosophique*. Bref, ajouté aux témoignages directs tels que nous les connaissons par des chroniques locales, c'est un flot ininterrompu d'information qui déferle sur l'Europe dès le début du XVIII^e siècle. On lui doit, outre les œuvres déjà citées, quelques grands textes littéraires comme *la Fiancée de Corinthe*, par Goethe¹¹.

Toute cette masse d'écrits alimente l'imaginaire contemporain, mais c'est aussi l'origine des erreurs et des déformations subies par la croyance primitive, l'origine des idées reçues et, surtout, de la stupéfiante réduction de plusieurs types de morts malfaisants à celui du seul vampire. Les livres consacrés à ces suceurs de sang depuis des décennies n'ont guère fait pour restituer l'image originelle : destinés au grand public, apparemment le même que celui qui se précipite dans les salles obscures pour frissonner d'horreur confortable, ces ouvrages

ont eux aussi accrédité les idées reçues avec plus ou moins de bonheur, et rares sont les études objectives, celles qui présentent le phénomène et l'analysent sans tomber dans l'irrationnel, sans faire appel à la parapsychologie où à la psychiatrie.

Notre but dans la présente enquête est, en nous appuyant sur des témoignages de première main, de faire un travail de démystification, de retrouver l'objet d'une croyance ancestrale et de découvrir le contexte mental où s'est enracinée la notion de vampire car, à nos yeux, cet ancrage dans le réel — même si celui-ci n'est plus le nôtre et si nous avons le plus grand mal à plonger dans les ressorts de la psyché de nos aïeux — est ce qu'il y a de plus important, ne serait-ce que par sa dimension anthropologique. Le vampire fait partie de l'histoire méconnue de l'humanité, il possède un rôle et une fonction ; il n'a pas jailli du néant au XVII^e ou au XVIII^e siècle ! Il s'inscrit dans un ensemble complexe de représentations de la mort et de la vie, qui a survécu jusqu'à nos jours, certes avec une richesse bien moindre que dans ce lointain autrefois que l'on aurait tendance à confondre avec des siècles d'obscurantisme, ces âges reculés et ignorants que bannirent les Lumières de la raison.

Mais c'est justement à partir du siècle des Lumières que, telle une épidémie, les vampires se sont répandus dans tous les domaines. N'est-ce pas fort curieux ? Sans doute, pour éclairer les esprits, fallait-il alors reprendre et analyser, disséquer les croyances anciennes pour en montrer toute l'inanité. Certes ! mais l'effet ne fut toujours que partiel et les arguments ne convinrent que ceux qui étaient déjà persuadés de se trouver face à un échauffement des humeurs, au produit d'une illusion d'optique ou d'une imagination déréglée. Pourtant, les vampires n'ont jamais cessé de fasciner les vivants, sans doute parce qu'ils sont « un accroc dans la trame des certitudes scientifiques, si solidement tissées qu'elle semblait ne jamais devoir souffrir l'assaut de l'impossible », comme le dit Roger Caillois.

Symbole de l'intrusion de la mort et de l'au-delà par des voies surnoisées et brutales dans un univers qui les exclut, le vampire représente l'inquiétude qui naît d'une rupture de l'ordre, d'une fissure, d'un décalage, d'une contradiction. Le

feuilletoniste Léon Gozlan l'a bien exprimé en 1861 : « [...] mais les vampires n'entrent dans aucun ordre, dans aucune classe, dans aucun calcul de la création. Ils sont ni la vie ni la mort, ils sont la mort qui affecte la vie ; ou plutôt ils sont la grimace effrayante de l'un et de l'autre. Les morts les rejettent avec épouvante la nuit, et les vivants ne les redoutent pas moins¹². » Bref, ce sont des parias, des bannis et on plaindrait presque leur triste sort. Paul Féval ne fait-il pas dire à Addhéma la vampire : « Tue-moi, tue-moi, je t'en supplie au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ma souffrance la plus terrible est de vivre dans cette mort et de mourir dans cette vie¹³ » ? Dans *la Ville vampire* (1875), Féval définit ces personnages inquiétants comme un « peuple prodigieux que la colère de Dieu attache aux flancs de notre terre, et dont les fils, moitié démons, moitié fantômes, à la fois vivants et décédés, sont incapables de se reproduire, mais privés aussi du bienfait de mourir¹⁴ ».

Il faut dire un mot de nos sources. En partant des traités du XVIII^e siècle qui analysent les histoires de vampires, nous sommes retournés aux originaux qui avaient fourni la matière aux réflexions, et le lecteur trouvera certains de ceux-ci en annexe. Ce sont essentiellement des extraits de chroniques locales, de journaux et de ce que l'on appelle à tort « légendes ». Les dites « légendes » sont en fait des mémorats, c'est-à-dire les récits d'un événement digne de passer à la postérité en raison de son caractère exceptionnel, surprenant, inquiétant, bref dérangeant et, donc, mémorable, soit à titre d'exemples des dangers que peuvent représenter les morts malfaisants et insatisfaits pour tel ou tel motif, soit pour faire connaître à tous les remèdes qui permettent à une communauté de réagir à un fléau et de s'en débarrasser. La « légende » n'est pas un conte ; le narrateur admet la réalité passée ou présente des événements évoqués qui, même s'ils relèvent du surnaturel, sont bien enracinés dans la vie quotidienne¹⁵. La « légende » se réfère en permanence à un système de croyances sous-jacent, et dès qu'il est question des défunts, ce système est particulièrement riche puisqu'il n'a pas encore totalement disparu et que certains pays d'Europe centrale sont un véritable conservatoire de croyances ancestrales.

Comme de très nombreuses études ont été consacrées à Dracula, l'incarnation du mythe moderne, nous nous proposons de présenter essentiellement tous les individus qui ont été rassemblés sous le terme générique de « vampire » et de les replacer dans leur contexte mental, de faire en quelque sorte l'étude archéologique du mythe tel que le XIX^e siècle l'a forgé après un long processus de maturation dont nous allons parcourir les étapes¹⁶. Alors, le lecteur découvrira un monde étonnant dont les romans ne sont finalement qu'un pâle reflet, même s'ils fascinent en ajoutant des motifs, une psychologie des personnages, une tension et une interprétation parfois philosophiques ou religieuses.

NOTES

1. Deux rééditions en Angleterre (Oxford, 1983 ; Londres, 1993), trois en France (1989, 1992, 1993) et une en Belgique (1993).

2. Une partie des récits a été publiée dans *Histoire de morts-vivants*, par J. Goimard et R. Stragliati, Paris, 1977 (La Grande Anthologie du fantastique) ; D. Sturm, K. Völker, *Von denen Vampiren*, Francfort, 1994 (Phantastische Bibliothek, st 2281). On se reportera aussi aux études de Gerda Knödl, *Der Vampir in der Literatur des 20. Jahrhunderts*, 1994 ; Carol A. Senf, *The Vampire in nineteenth century English literature*, Bowling Green (Ohio), 1988 ; W. Lottes, « Dracula & Co. Der Vampir in der englischen Literatur », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* 220 (1983), pp. 285-299 ; Ronald Hochhausen, *Der aufgehobene Tod im französischen Populärroman des 19. Jahrhunderts : Ewiger Jude, Vampire, Lebenselixiere*, Heidelberg, 1988 (Studia Romanica, 71).

3. Selon K. M. Schmidt, il y aurait eu plus de six cent cinquante films de vampires depuis le début du cinéma ; cf. « Dracula, der Herrscher der Finsternis », in : U. Müller, W. Wunderlich, *Mittelalter Mythen 2 : Dämonen, Monster, Fabelwesen*, Saint-Gall, 1999, pp. 185-204, ici p. 185.

4. Le vampire est ici une idole du *rock'n roll* qui plonge son public dans une hystérie qui s'achève mal !

5. On lira avec profit l'étude de Margit Dorn, *Vampirfilme und ihre sozialen Funktionen*, Francfort, Berne, Las Vegas, 1994.

6. Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 20, Paris, 1879, p. 550.

7. « Dracula », art. cit. *supra*, p. 196.

8. Si l'on active d'autres moteurs de recherche, on dépasse plusieurs milliers de sites !

9. Nous donnons la traduction du procès-verbal d'exhumation en appendice.

10. Calmet influence aussi les auteurs de romans populaires du XIX^e siècle, Ponson du Terrail, par exemple, qui, dans *La Baronne trépassée* (1853), fait dire à son héros : « Il avait affaire à un de ces monstres si connus en Hongrie et en Bohême, qu'on nomme des vampires, et sur lesquels un moine, le père Dom Calmet, venait précisément, il y a deux ou trois ans à peine, d'écrire un fort beau livre... »

11. Cf. W. Schemme, « Die Braut von Korynth : von der literarischen Dignität des Vampirs », *Wirkendes Wort* 36 (1986), pp. 335-346.

12. L. Gozlan, « Le Vampire du Val-de-Grâce », paru dans *La Presse* du 12.6 au 17.7.1861.

13. P. Féval, *Les Drames de la mort*. 1. *La Chambre des amours* ; 2. *La Vampire*, Paris, 1865, p. 241.

14. P. Féval, *La Ville vampire, aventure incroyable de Mme Anne Radcliffe*, Paris, 1875, p. 250.

15. Cf. *Les Sources régionales de la Savoie*, sous la direction de J. Cuisenier, Paris, 1979, p. 613.

16. Nous ne traiterons que des vampires européens, pour les autres, cf. M. Summers, *The Vampire, his kith and kin*, New York, 1960. On pourrait évoquer la Lilith hébraïque, les Pisâchas indiens et les Gandharvas védiques...